

MARINE ORENGA



LES **GARDIENS**
DES QUATRE
 RIENTS

1 • LE SOLEIL DE MINUIT



Gulf stream éditeur

*Pour Joséphine,
la plus renversante des Cochons de Terre.*



LIVRE I :
LA TORTUE NOIRE
DU **NORD**



CHAPITRE 1

UN COCHON DE TERRE

— Attention ! Ne piétinez pas mes plantations s’il...

Impuissante et dépitée, j’observe les deux gamins s’éloigner en riant, de la terre fraîchement retournée plein leurs bottes.

— ... vous plaît.

De rage, je donne un grand coup de pied dans une motte humide et m’éclabousse d’une fine pluie brunâtre. C’est officiel, je déteste les Dragons d’Eau. Avec leur fichu caractère, ils se croient tout permis et n’en font jamais qu’à leur tête, sans se soucier de rien ni de personne.

Désormais, autour de moi, il n’y a plus qu’à constater le carnage.

Ils n’ont épargné aucun centimètre carré du champ que j’ai passé la matinée à bêcher. Trois heures de dur

labeur réduites à néant. Il faut tout recommencer.

— Bon, je soupire. Zhū, je ne serais pas contre un petit coup de main.

J'enfonce ma bêche dans la terre et étire mon dos fourbu.

Je ferme les paupières, inspire un bon coup et tends les paumes de mes mains devant moi. Une douce lumière ocre en jaillit aussitôt. Le halo tourbillonne d'abord sur lui-même avant de prendre la forme d'un cochonnet dodu.

Voilà Zhū.

Mon porcelet luminescent fixe le champ d'un air ahuri. Puis il se tourne vers moi, la tête légèrement inclinée sur le côté, l'air de dire : « Tu te moques de moi ? Qu'est-ce que c'est que ce bazar ? »

— Pas la peine d'en rajouter, je marmonne en haussant les épaules. Je n'y suis pour rien. C'est ces deux petites terreurs de Dragons d'Eau qui ont déboulé sans faire...

Je m'interromps devant le regard accusateur de mon cochon.

— Et puis tu sais quoi, Zhū ? Je n'ai pas à me justifier auprès de toi. Allez, au boulot !

Zhū émet un grognement bougon et s'exécute de mauvaise grâce.

— Et sans râler, merci !

Sa silhouette flottante se disperse en une brume mordorée. Il se mêle peu à peu à la terre et, bientôt, c'est tout le champ qui est recouvert d'une fine pellicule vaporeuse.

Je le contemple avec fierté. C'est encore un petit porcelet de rien du tout, c'est vrai. Mais je le sais, je le sens, il est promis à de grandes choses.

Zhū est un Cochon de Terre. Dans l'astrologie chinoise, le cochon est l'un des douze animaux du zodiaque. On dit que c'est un animal habile et gentil... un peu trop même. Le cochon, c'est bien connu, est un peu naïf sur les bords, une bonne poire dont on peut facilement se payer la tête. Pourtant, même si on a tendance à l'oublier, le cochon est aussi et surtout généreux, persévérant et loyal. Avec son attribut de Terre, Zhū fait un laboureur hors pair, inépuisable. Partout où il passe, la terre la plus aride devient fertile. Là où elle était aussi dure que de la pierre, à en briser mes bêches les plus solides, elle se transforme en matière molle et facile à travailler. Grâce à lui, mes légumes puisent leur vigueur dans le sol et éclosent les uns après les autres, comme les plus belles fleurs de printemps.

Alors oui, Zhū n'est peut-être pas aussi flamboyant qu'un Tigre de Métal, qu'un Serpent de Feu ou qu'un Dragon d'Eau (du genre de ces deux petits sauvageons qui viennent de saccager mes plantations), mais je ne l'échangerais pour rien au monde.

Parce qu'en réalité, Zhū et moi, nous ne faisons qu'un.

Le Cochon de Terre, c'est moi. Zhū n'est que mon *toteng*, mon animal totem. Il est la représentation du signe astral qui m'a été attribué à la naissance, et qui déterminera mon rôle dans le monde jusqu'à mon dernier souffle.

Chaque être humain reçoit un *toteng* quand il vient au monde. On ne le choisit pas, c'est le hasard qui s'en occupe pour nous. Il suffit de l'invoquer pour qu'il se manifeste sous la forme d'un halo lumineux. Bien entraîné, un *toteng* décuple la force de son humain et le rend exceptionnel. Grâce à ça, chacun est à sa place et, surtout, tout le monde a une place.

Notre animal totem dessine les contours de notre caractère : têtue, rêveur, impétueux, farceur, arrogant ou honnête. L'élément qui lui est associé détermine notre rang dans la société : le Feu pour le pouvoir, le Métal pour la guerre et le commerce, le Bois pour l'artisanat et la médecine, l'Eau pour l'art et l'aventure et enfin la Terre, pour cultiver et nourrir le monde.

Ainsi, tout est parfait dans le meilleur des mondes.

Pourtant, même dans une société idéale, tout le monde n'a pas sa place au soleil. La mienne est là, dans la boue, avec Zhū.

Le destin, ou je ne sais quoi d'autre, a décidé que ma vie tout entière serait façonnée dans la terre, modelée dans la glaise. Une existence vouée à la poussière.

Je sais ce que les autres pensent de moi : Cochon de Terre, il n'y a pas pire. Pour des parents, c'est le comble de la malchance. Quand on attend un bébé, on espère un Tigre, un Dragon, un Cheval ou à la limite un Coq. Certains se contentent même d'un Lapin de Métal ou d'un Rat de Bois. Mais un Cochon de Terre, c'est vraiment le fond du fond.

Mes parents auraient pu m'abandonner à la naissance – personne ne leur en aurait voulu et, à vrai dire, tout le monde aurait trouvé ça normal. Mais justement, mes parents ne sont pas comme tout le monde. Ils m'ont eue tard, quand ils avaient déjà presque l'âge d'être grands-parents et qu'ils n'espéraient plus avoir d'enfant. Alors à leurs yeux, je n'ai jamais été une dégradée. Je suis un miracle. Ou du moins *leur* miracle.

— Tu te rends compte qu'aucun Cochon de Terre n'a vu le jour depuis au moins un siècle dans tout l'Empire ? ne cesse de rabâcher mon père à qui veut l'entendre. Tao n'est pas simplement *notre* miracle, elle est exceptionnelle !

Comme mes parents, j'ai plutôt tendance à voir le verre à moitié plein.

Alors les voisins ont beau me fixer avec compassion et pitié, moi, si je devais choisir, je ne changerais strictement rien.

Oui, mes ongles sont crasseux étés comme hiver, mes mains sont constellées d'ampoules douloureuses, ma peau est tannée par le soleil de printemps et mes cheveux fouettés par le vent d'automne. Du haut de mes treize ans, je suis à peu près certaine de ne jamais avoir porté de vêtements propres, et il n'y a rien que j'aime plus que de marcher pieds nus dans les champs que je cultive. Mais ça, ce n'est qu'une partie de ce que je suis : la sauvageonne solitaire qui ne parle à personne d'autre qu'à son *toteng*.

L'autre facette du médaillon déborde de créativité et d'imagination. Si je lui laissais le champ libre, mon

cerveau serait capable de pondre cinq idées lumineuses à la minute.

Toute petite déjà, je passais des heures à contempler la nature s'animer autour de moi. J'ai vite compris que l'alternance des cultures était la clé pour ne pas épuiser notre terre. À dix ans, j'ai conçu un système d'irrigation qui a sauvé plus d'une récolte en période de sécheresse. À douze ans, j'ai élaboré un engrais naturel qui a permis de doubler notre production. À force de patience et d'ingéniosité, nos champs sont devenus les plus fructueux des alentours. Les gens du voisinage semblent surpris à chacune de mes nouvelles trouvailles. Mes parents, eux, ne le sont jamais.

— Évidemment qu'elle a réussi. Nous l'avons toujours dit : notre Tao est unique !

Néanmoins, aucune de mes inventions, aussi géniales soient-elles, ne saura réparer les dégâts de ces deux gamins survoltés et de leurs *totengs* Dragons d'Eau. La fougue du Dragon alliée à l'imprévisibilité de l'Eau peut donner le pire comme le meilleur. Aujourd'hui, il faut croire que j'ai plutôt récolté le pire.

Je soulève ma bêche et la plante dans le sol de toutes mes forces. Zhū a beau me faciliter la tâche, les graines ne se sèment pas encore toutes seules.

Dans quelques jours, grâce au pouvoir de Zhū et à mes dernières inventions, mon champ sera couvert de choux croquants, prêts à être cueillis et négociés sur les étals des marchés.

Contrairement à moi, mes parents sont placés sous la protection de l'élément Métal et font partie de la guilde des marchands.

Et justement, des marchands aussi, il y en a de toutes sortes. Il y a celles et ceux qui troquent des bijoux d'argent et des soieries précieuses, qui parcourent les continents à la recherche d'épices rares, qui tracent les grandes routes commerciales d'un bout à l'autre du monde, qui font et défont les alliances économiques de l'Empire d'un claquement de doigts.

Et puis il y a mes parents, Mei et Wu, modestes vendeurs de légumes sur les marchés.

Ce soir, tandis que moi et mon dos en compote rentrons du champ, ma mère m'accueille avec un sourire resplendissant :

— Tao, tes radis blancs ont fait des merveilles aujourd'hui ! Il n'en reste plus un seul à vendre. Le vieux Guo m'en a pris quinze bottes pour son auberge. Tu imagines ? Les légumes de notre famille servis dans une auberge chic des quartiers suspendus !

Je souris devant l'enthousiasme communicatif de ma mère.

Notre ville, Jin Shān, est bâtie à flanc de colline. C'est d'ailleurs de là qu'elle tire son nom : *Jin Shān*, « la colline d'or ». À son sommet, le palais seigneurial. En bas, c'est nous, les cultures, les quartiers populaires et les *totengs* les plus modestes. Plus on gravit la colline, plus on grimpe dans la hiérarchie sociale. L'auberge de monsieur Guo se

trouve sur les hauteurs de Jin Shān, ultime symbole de prestige et de raffinement.

— Un jour, on dégustera tes légumes jusqu’au palais, je le sais ! se réjouit ma mère en plantant un baiser sur ma joue pleine de terre.

Ce n’est ni une question, ni une hypothèse, ni une vague espérance. C’est une affirmation. Ma mère a placé en moi cette confiance absolue, sans limite, parfois un peu délirante, qui me donne la certitude que, dans la vie, tout est possible.

Elle pose devant moi un bouillon où flottent une demi-douzaine de raviolis dodus. Le fumet qui s’en échappe me donne l’eau à la bouche.

Alors que je m’apprête à avaler une première cuillerée, Zhū bondit sur la table et fourre son groin dans le bol, inondant tout sur son passage. Aussitôt, le Cochon de Métal de ma mère le réprimande d’un sévère coup de patte. Penaud, Zhū baisse les oreilles et se pelotonne sur mes genoux.

Ma mère éclate d’un rire joyeux. Je l’observe avec tendresse. Sa peau se fripe comme celle d’une pomme de la saison passée.

Quand j’étais petite, les autres enfants se moquaient de mes parents âgés. Mais moi, je n’en ai jamais eu honte. Mama et Baba ont les âmes les plus nobles que j’ai jamais rencontrées : généreuses, aimantes et dévouées. Comment serait-il possible de rougir de personnes aussi fabuleuses ?

J'avale mon bol encore brûlant et, le ventre plein, me traîne jusqu'à mon lit pour m'y affaler comme un sac de farine. Le saccage des deux petits Dragons d'Eau a eu raison de moi. Épuisée, je sens à peine Zhū se blottir en boule dans le creux de mon bras, avant de sombrer dans le plus délicieux des sommeils.



Je suis réveillée en sursaut par un mauvais pressentiment. Je me redresse et tâte mon matelas à l'aveuglette. Zhū n'est plus là. Les *totengs* sont ainsi. Ils apparaissent quand on les invoque, puis disparaissent sans prévenir, parfois quand on s'y attend le moins. Certains *totengs*, comme Zhū, sont quasiment toujours visibles ; d'autres presque jamais.

À travers les volets, des rais de lumière percent déjà. J'ai pourtant l'impression de n'avoir dormi que quelques heures, en tout cas pas assez pour apaiser ce satané mal de dos.

Je me lève, encore engourdie par la fatigue, et trouve mes parents sur le pas de la porte, les yeux levés vers le ciel. Les voisins sont là, eux aussi.

Une drôle d'atmosphère baigne la rue. Comme une espèce de fièvre, feutrée et silencieuse.

Quelque chose d'étrange est en train de se passer.

— Que font tous ces gens ? je demande. Quelle heure est-il ?

Sans décrocher son regard du ciel, mon Baba répond simplement :

— Il est minuit, Tao.

Minuit ?

J'étouffe un hoquet de stupeur.

Au-dessus de nos têtes, le soleil brûle à son zénith.



CHAPITRE 2

LE SOLEIL DE MINUIT

Le chant du coq me tire d'un sommeil agité. J'ignore s'il est trois heures du matin ou deux heures de l'après-midi. De toute façon, cela n'a plus vraiment d'importance désormais.

Je défais la bande de tissu que j'ai pris soin de nouer autour de mes yeux avant d'aller me coucher. Comment s'endormir autrement, alors que le jour a englouti la nuit depuis bientôt une semaine ?



Au soir du premier Soleil de Minuit, tout le quartier a passé la nuit dehors. Gamins et vieillards se tenaient là, béats, à contempler l'astre du jour et à guetter l'instant

où il finirait par décliner dans le ciel, pour disparaître derrière la ligne d'horizon. Ça n'est pas arrivé. Le soleil n'est pas allé se coucher.

Le lendemain, les tâches quotidiennes ont péniblement repris le dessus. Mama et Baba au marché, moi aux champs avec Zhū. En ville, chacun s'occupait comme il le pouvait, mais dès le soir venu, quand nous avons compris que le soleil ne se coucherait pas plus que la veille, l'euphorie et la panique se sont emparées de la cité.

Pour certains, ce dérèglement ne pouvait être que le signe d'une fin du monde imminente, inévitable et douloureuse. Pour d'autres au contraire, le Soleil de Minuit était forcément une bénédiction : les ténèbres de la nuit n'étaient plus, la lumière accompagnerait désormais les Hommes jusqu'à la fin des temps.

Le peuple de Jin Shān était divisé et chaque partie était convaincue que son point de vue était le seul valable. Quant à moi, je ne savais pas trop quoi en penser.

Là-haut sur la colline, au palais du seigneur Ming, on ne semblait pas se tracasser : au troisième jour, des festivités comme on n'en a jamais vu ont été organisées. À chaque coin de rue, ce n'était que musique, danse et féerie en tout genre. On mangeait et buvait sans compter, les marchands ambulants voyaient leurs stands dévalisés. Zhū écarquillait des yeux ronds, comme s'il ne pouvait croire à toute cette agitation. Du sommet de Jin Shān, on tirait des feux d'artifice dont l'éclat se perdait dans la clarté du ciel azur.

Même la lune et les étoiles s'étaient invitées à la fête. En plissant les yeux, on les distinguait, qui luisaient faiblement aux côtés du soleil. C'était magique, et j'ai eu cette drôle de sensation de vivre un moment historique.

Pourtant, l'insouciance et la fête n'ont pas duré. Dès la quatrième nuit, des rumeurs ont commencé à se mêler aux notes de musique. Ça et là, on s'est inquiété sans vraiment oser le dire. Mais la réalité était là : le soleil ne se couchait plus, et cela n'avait rien de normal. Le prétendu miracle soulevait à présent des doutes, des craintes et une question cruciale : et si la nuit ne revenait jamais ?

Peu à peu, la chaleur est devenue suffocante. Les gens dormaient mal, ou plutôt, ne dormaient plus du tout. La tension était telle que des bagarres ont éclaté pour un oui ou pour un non. À force de festoyer toute la nuit, les marchands ont fini par négliger leurs étals, les pêcheurs s'endormaient sur les jonques et laissaient filer les poissons. Les boutiques gardaient leurs rideaux baissés. Partout en ville, la faim s'est fait ressentir.



Le coq s'égosille à nouveau. Le pauvre, lui aussi, a perdu tous ses repères.

J'enfile ma tunique ocre, la couleur réservée à ceux et celles qui sont nés sous le signe de la Terre. Dans la cuisine, Mama et Baba se sont endormis à même la table en bois, épuisés par une nouvelle nuit sans ombre.

Dans la rue, les rares visages que je croise font grise mine. Nous sommes à l'aube du septième jour et plus personne n'a le cœur à jouer de la musique.

Je traîne des pieds jusqu'au champ. Les quelques dizaines de mètres qui le séparent de la maison suffisent à me faire suer à grosses gouttes.

Les paumes des mains inclinées vers le ciel, j'invoque Zhū. J'ai beau être une éternelle optimiste, je n'ai pas le courage d'affronter ce désastre toute seule : la sécheresse et le soleil ont presque tout brûlé sur leur passage.

Dans un nuage de poussière dorée, Zhū galope de long en large, à la recherche d'un plant de carotte rescapé. Mais il ne reste rien. Malgré tous nos efforts, la récolte est perdue, tout comme le seront les prochaines si la situation ne s'arrange pas rapidement.

Je tourne sur moi-même, à la recherche d'un miracle, même minuscule.

— Là ! Un plant encore vert ! je m'écrie soudain.

Je suis sur le point de m'élancer quand un picotement froid vient me chatouiller la nuque. Intriguée, je tends la main devant moi. Des flocons de neige viennent s'y écraser mollement. Pourtant au-dessus de ma tête, le soleil brille sans faiblir. Pas un nuage à l'horizon.

Décidément, je n'y comprends plus rien.

En revanche, la catastrophe qui nous pend au nez, elle, je la vois très bien arriver : d'abord calcinées par l'ardeur du soleil, les quelques cultures qui ont survécu ne tarderont pas à finir gelées par cette neige qui tombe

d'on ne sait où. Sans récoltes et sans moissons, plus de nourriture. Et sans nourriture, nous n'échapperons pas à la famine et aux épidémies.

Ce maudit Soleil de Minuit doit cesser. Il n'y a pas d'autre solution.

Je m'accroupis et arrache une poignée de tiges desséchées.

— Qu'est-ce qu'on va devenir, Zhū ?

Mon porcelet émet un couinement plaintif et me fixe de ses yeux brillants.

Mes parents ont besoin de moi. Ils sont vieux et n'ont que leur fille unique pour les aider. Si je ne leur donne plus rien à vendre sur leurs étals, comment survivrons-ils ?

À l'autre bout du champ, voilà justement Baba qui apparaît. Il marche péniblement, comme si le Soleil de Minuit l'avait fait vieillir de dix ans en une semaine à peine.

Il me fait signe de le rejoindre.

— Les crieurs du palais ont porté un message à tout le voisinage. Nous sommes invités à nous rendre au sommet de Jin Shān. Le seigneur Ming va s'adresser à ses sujets.

— Tous ses sujets ? je demande en époussetant mes genoux.

Il est rare que les habitants des quartiers du bas de la colline soient conviés à la gravir, et encore moins à pénétrer dans l'enceinte du palais. À vrai dire, depuis que je suis née, ça n'est jamais arrivé.

— Tout le monde, confirme mon père.

Mama a juste le temps de m'aider à enfiler une tenue propre et à donner trois coups de peigne à ma chevelure d'épouvantail. Dehors, les gens se sont mis en route pour le sommet, et déjà une foule bruyante colore les rues. Les tuniques teintées de jaune et d'ocre se mêlent aux nuances de blanc et d'argenté du signe Métal, au camaïeu de bleus de l'élément Eau, et au vert émeraude pour ceux et celles qui sont placés sous la protection du Bois.

Zhū assiste à ce fabuleux ballet de *totengs*, les yeux exorbités. Ici, un facétieux Singe d'Eau s'amuse à arroser ceux qui l'approchent d'un peu trop près. Plus loin, une Chèvre de Bois et un Chien de Terre se chamaillent pour savoir qui franchira le pont en premier. Et lorsqu'un majestueux Cheval de Métal nous dépasse en un rôle sourd, mon pauvre cochonnet fait un triple salto arrière pour finalement atterrir dans mes bras, le souffle court.

C'est vrai que cette excursion est un spectacle à elle seule. Une ménagerie joyeusement désorganisée, où chacun exhibe son *toteng* avec aplomb et fierté.

Mais l'escalade est surtout longue et fatigante. Harassés par la chaleur, mes parents peinent plus encore que les autres. Nous aurions pu rester au bas de la colline ; une voisine nous aurait raconté la cérémonie, et notre absence n'aurait pas changé la face du monde. Mais pour Mama et Baba, monter jusqu'au palais avec leur fille, c'est tout un symbole. Ils n'auraient loupé ça pour rien au monde.

Aujourd'hui, le seigneur de Jin Shān parle à son peuple. C'est du jamais vu. Et même si on ignore tout

de sa déclaration, chacun a évidemment un avis sur la question.

— Il paraît que la Grande Prêtresse a trouvé une incantation magique pour faire disparaître le soleil. Nous sommes sauvés !

— J'ai entendu dire que notre vénérable Ming allait mettre en place un rationnement sévère, le temps que la situation se règle.

— Et moi je sais de source sûre qu'il va annoncer les fiançailles de son fils !

Je fronce les sourcils. Ces hypothèses abracadabran-tesques me laissent perplexe.

— Mama, tu penses vraiment que...

Je m'interromps brusquement. Sous l'effet du choc, mon cœur vient littéralement d'exploser entre mes côtes. Après deux heures de marche, nous voilà au sommet de Jin Shān, la colline d'or.

Jamais je ne suis allée si haut. Jamais je ne me suis tant éloignée de chez moi. Je fais volte-face et admire au loin les vallons, la rivière qui serpente entre les rizières. La vue sur la vallée est à couper le souffle. Pourtant, ce n'est pas ça qui me fait frissonner des pieds à la tête.

Devant moi se dresse le palais, grandiose et splendide, avec ses toits superposés et sculptés d'animaux fantastiques.

Et puis il y a cette couleur qui balaie tout sur son passage. Une couleur inconnue pour moi, modeste Cochon de Terre : ce rouge que l'on ne croise pas au bas

de la colline. Le pourpre pour l'élément Feu, réservé à l'élite, aux porteurs du pouvoir et du feu sacré.

Mes pupilles s'enflamment devant ces nuances d'écarlate, de grenat, de carmin et de garance. Des couleurs si flamboyantes qu'elles suffisent à vous consumer en un clin d'œil. Habitée aux teintes délavées des quartiers populaires, je suis aveuglée par l'éclat splendide des étoffes, la noblesse des draperies et des tentures qui ondulent au vent.

C'est ça, alors, vivre dans les quartiers suspendus ? Côtoyer le rouge du soir au matin ; du rouge à ne plus en pouvoir ; du rouge si rouge qu'il vous fait croire à la pâleur de votre propre sang.

Sur le balcon, le seigneur Ming surplombe la place. Lové autour de son cou, je reconnais Rèn, son *toteng*. L'élégant Serpent de Feu connu pour ses talents de stratège. Armés de leur intelligence et de leur ruse, Ming et Rèn ont gagné bien des guerres, remporté bien des batailles. Mais aujourd'hui, face à l'énigme du Soleil de Minuit, leur impuissance n'en est que plus inquiétante.

Aux côtés de Ming, je distingue un garçon de mon âge, le regard étrangement vide, perdu aussi loin que le permet l'horizon.

— Tao, tu as vu ? C'est le jeune prince Jin.

Je hoche la tête. Des histoires à son sujet, j'en ai entendu des dizaines, et aucune n'est jamais réjouissante.

Dans les quartiers d'en bas, on raconte que le prince est maudit, qu'il porte malheur. Si personne n'ose le dire,

je devine néanmoins ce que les lèvres autour de moi brûlent de murmurer : ce malheur qui frappe la cité et ses alentours, c'est à Jin qu'on le doit.

— Pauvre gamin, se désole ma mère. Depuis le jour de sa naissance, son nom est entaché de la plus noire des légendes. Tout se présentait pourtant sous les meilleurs auspices. Je m'en souviens comme si c'était hier ; le hasard a voulu que l'épouse du seigneur Ming et moi, pauvre marchande d'en bas, tombions enceintes au même moment. Cette fameuse nuit, elle n'a pas simplement donné la vie à un héritier, mais à un Tigre de Feu.

Pour faire simple, le Tigre de Feu est l'inverse absolu du Cochon de Terre. Si Zhū et moi traînons nos pieds nus dans la boue à longueur de journée, Jin et son puissant *toteng* sont destinés à décrocher la lune, et les étoiles au passage.

— C'était écrit dans les astres, poursuit ma mère. Jin avait tout pour devenir l'enfant chéri de la cité. Pourtant, le soir même de sa naissance, un incendie destructeur a ravagé une partie de Jin Shān. Pour un Tigre de Feu, cela résonnait comme un mauvais présage. Ce n'était qu'un début. Quelques jours plus tard, c'est sa mère qui mourait des suites de l'accouchement. Le petit Jin n'avait pas fêté sa première semaine de vie qu'il avait déjà plongé toute la cité dans le deuil. C'est là que les rumeurs de malédiction ont commencé à se répandre comme la peste. Pour y couper court et étouffer son chagrin, le seigneur Ming a choisi d'élever son fils à l'ombre du palais. Les années

ont passé. Peu à peu, Jin a recommencé à apparaître en public, mais jamais aux côtés de son *toteng*.

Ma mère se rembrunit. Un sourire triste vient plisser son beau visage.

— Et puis, il y a eu le drame. *L'incident*. En pleine cérémonie de la fête du Printemps, le prince Jin a été victime d'une crise mystérieuse. Il s'est effondré comme une poupée de chiffon, pris d'incontrôlables convulsions.

La suite, je la connais. Elle fait partie de la mythologie même de Jin Shān. Des semaines durant, le sort de notre indestructible Tigre de Feu est resté suspendu, quelque part entre la vie et la mort, entre cette lune et ces étoiles qu'il était censé décrocher...

Jin s'en est sorti, mais l'une de ses jambes n'a jamais guéri. Une douleur effroyable hante ses jours et ses nuits. Quand il a la force de se déplacer, ce n'est jamais sans une canne.

Quant à son *toteng*, le prodigieux et terrifiant Tigre de Feu, nul ne l'a jamais vu.